



## Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

139 | 2008  
2006-2007

---

### Latin technique du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle

Jean-Marc Mandosio

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/248>  
ISSN : 1969-6310

#### Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008  
Pagination : 133-136  
ISSN : 0766-0677

#### Référence électronique

Jean-Marc Mandosio, « Latin technique du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 05 janvier 2009, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/248>

---

Tous droits réservés : EPHE

## LATIN TECHNIQUE DU XII<sup>e</sup> AU XVIII<sup>e</sup> SIECLE

Maître de conférences : M. Jean-Marc MANDOSIO

Programme de l'année 2006-2007 : I. *Jean Pic de la Mirandole*, Disputationes adversus astrologiam divinatricem; *Jacques Lefèvre d'Étaples*, De magia naturali. — II. *L'enseignement des classiques en France au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle*, en collaboration avec M<sup>mes</sup> Marie-Dominique Couzinet et Marie-Madeleine Compère.

Dans les chapitres 14 à 19 du livre II de son traité de magie naturelle écrit entre octobre 1492 et décembre 1495, Lefèvre d'Étaples poursuit sa conciliation de la « philosophie pythagoricienne » des nombres avec la théologie chrétienne, commencée au chapitre 10 (voir le *Livret-annuaire*, 2005-2006, p. 171-172), en s'appuyant cette fois de façon explicite sur la théorie cabalistique des « nombres divins ». Brian Copenhaver (« Lefèvre d'Étaples, Symphorien Champier, and the secret names of God », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, XL [1977], p. 189-211) a montré que ses connaissances en la matière proviennent essentiellement du *De verbo mirifico* de Johann Reuchlin, paru en 1494.

Pour accompagner la lecture des chapitres cabalistiques de Lefèvre, remarquablement analysés par Copenhaver, il a été décidé de modifier la partie du programme consacrée à Pic de la Mirandole, qui devait initialement porter sur le traité contre l'astrologie judiciaire (voir le *Livret-annuaire*, 2002-2003, p. 147-149, et 2003-2004, p. 180-181), afin d'examiner en détail la question des relations entre la cabale et la magie dans les *Conclusiones nongentæ* (1486) et dans l'*Apologia* (1487). Dans ces deux ouvrages, parus quelques années à peine avant la rédaction du traité de Lefèvre, Pic avait étroitement associé ces deux disciplines. L'adaptation en français du livre posthume de Chaïm Wirszubski<sup>1</sup> sur la réception de la cabale juive chez Pic et sa transformation en « cabale chrétienne » a fait apparaître combien cette question reste, encore aujourd'hui, confuse et ambiguë dans la littérature secondaire. Comme avant lui Gershom Scholem, Wirszubski a inversé le sens des deux premières « conclusions cabalistiques » (n<sup>os</sup> 829-830), où Pic divise la cabale en *scientia sephiroth* et en *scientia semot*, respectivement définies comme constituant la « partie pratique » et la « partie contemplative » de la cabale. Dans la tradition cabalistique antérieure à Pic – en particulier chez Abraham Abulafia (XIII<sup>e</sup> siècle), dont Pic avait lu certains écrits, traduits en latin à son intention par le juif converti Flavius Mithridate –, la connaissance des *sefirot*, émanations divines appelées en latin *numerationes*, était plutôt considérée comme une forme de contemplation mystique, tandis que celle des noms (*šemot*) divins constituait la clef des pratiques magiques. Or, chez Pic, c'est le contraire qui se produit : la

1. Chaïm Wirszubski, *Pic de la Mirandole et la cabale* [*Pico della Mirandola's encounter with Jewish mysticism*, 1989], suivi de : Gershom Scholem, *Considérations sur l'histoire des débuts de la cabale chrétienne* [1979], Paris, Éditions de l'Éclat, 2007, xxiv-502 p.

« science des nombres » correspond à la pratique (magique), et c'est la « science des noms » qui est contemplative. Pic avait d'ailleurs pris soin de préciser qu'il s'agissait là de son « opinion personnelle » sur la cabale, distincte de « ce que disent les autres cabalistes » (c'est-à-dire les cabalistes juifs). Scholem et Wirszubski, sans doute trop pénétrés des doctrines juives traditionnelles, n'ont pas saisi l'originalité de Pic sur ce point. Il en découle que l'interprétation fournie par Wirszubski dans le chapitre 12 (« Mystique et magie ») de son livre ne permet pas d'interpréter correctement les propos de Pic relatifs à la magie cabalistique, en particulier en ce qui concerne les « nombres formels ». L'ensemble des considérations abordées dans la conférence autour de cette question seront développées dans une publication ultérieure.

Les deux premiers livres du traité de Lefèvre exposaient les fondements théoriques de la magie naturelle, c'est-à-dire les principes de l'influence des astres sur le monde sublunaire. Les deux livres suivants décrivent minutieusement, en trente-neuf chapitres, les propriétés magiques de toutes les constellations boréales et australes. La lecture attentive du texte a montré que le discours de Lefèvre est entièrement structuré par une « raison graphique » (cf. Jack Goody, *La Raison graphique : la domestication de la pensée sauvage* [1977], trad. fr. : Paris, Minuit, 1979) : de même que les livres I et II reposaient sur des tableaux de correspondances (voir le *Livret-annuaire*, 2004-2005, p. 175) appelés par Lefèvre les « figures des mages » (*figuræ magorum*), les livres III et IV commentent ces « images célestes » (*cælestes imagines*) que sont les constellations ; car « les mages [...] ont voilé leurs arcanes sous des images, et ont adapté avec tant d'à-propos les images inférieures aux images célestes qu'ils ont tenté, avec succès, d'accomplir des prodiges ; et vraiment le ciel est rendu visible sur la terre et la terre est rendue visible dans le ciel, pour qui a reçu la faculté de lire en comprenant » (III, 1), c'est-à-dire de reconstituer la doctrine dissimulée sous le voile des récits mythologiques, représentant de façon allégorique les propriétés des constellations. Par « images inférieures » (*inferiores imagines*), il faut entendre les images astrologiques censées capter les influences célestes ; sur cette question, voir Nicolas Weill-Parot, *Les « Images astrologiques » au Moyen Âge et à la Renaissance : spéculations intellectuelles et pratiques magiques (XII<sup>e</sup>- XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Champion, 2002.

Reprenant de façon plus systématique le plan adopté par l'astrologue romain Hygin (1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. – 1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.) aux livres II et III de son *De astronomia*, Lefèvre suit un parcours en spirale, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, en partant de l'étoile polaire, c'est-à-dire de l'axe du monde autour duquel la sphère des étoiles fixes était censée tourner. Il commence donc par les constellations les plus septentrionales : le Dragon, puis les deux Ourses (III, 2-3). À la demande de M. Arnaud Verret, qui prépare un mémoire sur les poissons monstrueux dans l'*Historia de gentibus septentrionalibus* d'Olaus Magnus (1555), le cycle des constellations boréales a été interrompu afin d'examiner le chapitre 14 du livre IV, consacré aux constellations (Poissons, Baleine, Éridan, Navire Argo, Poisson austral) régissant la partie du monde occupée par « une vaste étendue d'eau » – l'Océan indien – où vivent « d'énormes bêtes aquatiques tels que les phoques, les orques, les baleines et autres semblables ».

La partie du programme consacrée depuis plusieurs années (voir le *Livret-annuaire*, 2003-2004, p. 183 ; 2004-2005, p. 177-178 ; 2005-2006, p. 172-173) à l'étude des

commentaires manuscrits de Pierre de La Ramée et de ses collègues du collège parisien de Presles, au milieu du *xvi*<sup>e</sup> siècle, sur les œuvres de Cicéron, a fait apparaître l'intérêt d'étudier de façon plus méthodique et approfondie l'histoire des « feuilles classiques » (selon l'expression adoptée par Marie-Madeleine Compère ; cf. *Livret-annuaire*, 2005-2006, p. 172), fascicules contenant des textes classiques, édités au format in-4° avec un double interlignage et de grandes marges permettant la prise de notes, à destination des élèves des collèges, où était dispensé l'enseignement de la « faculté des arts ». C'est pourquoi les conférences ont essentiellement porté, en 2006-2007, sur la question des origines et du développement de ce genre éditorial.

C'est d'abord la préhistoire de la « feuille classique » qui a été examinée, avec une analyse de la présentation des livres universitaires manuscrits, avant l'apparition de l'imprimé puis en concurrence avec lui. Ont d'abord été rappelés les différents modes de production des textes universitaires médiévaux : système de la *pecia*, assurant la copie normalisée d'un texte par cahiers séparés à partir d'un modèle (l'*exemplar*), au sein d'un atelier de copistes ; technique de la *reportatio* (mise au net des notes prises pendant le cours par des étudiants-secrétaires, servant de base à l'« édition » du texte), ou encore de la copie *ad pennam* (prise individuelle de notes par les étudiants sous la dictée du professeur). La mise en page qui sera celle des « feuilles classiques » découle en droite ligne de celle des manuscrits contenant des œuvres littéraires antiques, très différente de celle des textes universitaires ; on peut ainsi parler d'un retour humaniste à la présentation des textes classiques. Des exemples ont été fournis à partir de reproductions de manuscrits grecs (œuvres d'Homère et de Platon) et latins (œuvres de Virgile). L'édition du *De oratore* de Cicéron publiée en 1465 à Subiaco, réputée être le premier livre imprimé hors d'Allemagne, montre que la présentation des futures « feuilles classiques » a existé très tôt dans l'histoire de l'imprimerie.

M. Olivier Pédeflous a ensuite présenté l'apparition de la « feuille classique » à Paris dans les années 1507-1508, à l'initiative des professeurs de grec François Tisard (mort en 1508) et Jérôme Aléandre (Gerolamo Aleandro, 1480-1542), qui recouraient à l'imprimerie pour fournir à leurs étudiants – dans le cadre d'un enseignement privé – les textes, le plus souvent grecs, mais aussi latins, sur lesquels devaient porter les cours, élaborant ainsi une sorte de prototype éditorial qui était à la fois un support pédagogique et l'instrument promotionnel d'une « modernité » revendiquée. Les cahiers et fascicules ayant appartenu à Beatus Rhenanus (1485-1547) ont servi de témoins, grâce à la conservation exceptionnelle – à la bibliothèque de Sélestat, en Alsace – de ces documents hautement périssables. La continuité entre ces fascicules scolaires et ceux que proposèrent, cette fois dans des cours publics et gratuits, les premiers « lecteurs royaux » tels que Pierre Danès (1497-1577), nommé en 1530 pour enseigner le grec, a été soulignée ; au milieu du *xvi*<sup>e</sup> siècle, ce mode d'édition des textes classiques a cessé d'être la marque d'une pédagogie avant-gardiste pour devenir un produit ordinaire, du moins dans le contexte parisien, où les éditeurs scolaires de la rue Saint-Jacques fournissent en abondance aux élèves des collèges ces fascicules normalisés et interchangeables.

Enfin, M<sup>me</sup> Marie-Madeleine Compère a présenté le cadre institutionnel de l'enseignement – cursus, programmes et exercices – dans les collèges français, dont la connaissance est indispensable pour interpréter correctement la nature et la diffusion

des « feuilles classiques ». Ont ainsi été examinés les statuts de la faculté parisienne des arts promulgués en 1453 et en 1598, ainsi que ceux de plusieurs collèges parisiens : le collège jésuite de Montaigu (1508-1509), les collèges de Navarre (1543) et de Narbonne (1599). Le point a été fait sur les sources documentaires concernant les professeurs et les élèves des collèges au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècle.

Les dernières séances de l'année ont permis de reprendre la lecture du commentaire de Jean Péna (1555) sur le livre II du *De natura deorum* de Cicéron (voir le *Livret-annuaire*, 2003-2004, p. 183, et 2005-2006, p. 172-173).